SYNTHÈSE

Genre et carrières artistiques :

l'influence du genre sur les parcours professionnels

des conteuses en France

Mémoire présenté par Julie ROBERT

En vue de l'obtention du diplôme de Master 2 EGALITES -

Études sur le Genre Analyse Lectures Interdisciplinaires pour

Tisser l'Égalité dans la Société

Sous la direction d'Estelle Bonnet

Années universitaires 2024 / 2025

Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants…

Cette phrase emblématique, connue de toutes et tous, a bercé mon enfance. Les contes et histoires que l'on me lisait, racontait ou montrait se terminaient - pour la plupart - par cet *happy end*, à la fois lointain et abstrait. « *Le happy end est la loi du genre, qui comporte des exceptions certes, mais un bon conteur, c'est à dire, un bon passeur, sait toujours nous conduire à travers la nuit vers l'aube ; il sait faire valoir la pulsion de vie qui l'emporte* » (Angelopoulos, 2020, p. 76). Malgré tout, le ton était donné : le bonheur se trouvait dans la famille nucléaire. Après des récits souvent rocambolesques, riches en événements et en aventures, la joie et la sérénité semblaient résider dans une vie paisible entourée d'enfants - une partie de l'histoire qui, curieusement, ne méritait pas d'être racontée, puisque les contes se concluaient ainsi.

Dès le plus jeune âge, j'ai été nourrie par les recueils de Charles Perrault et des frères Grimm. Certains me faisaient frissonner - Hansel et Gretel, Le Petit Poucet -, d'autres alimentaient mes rêves d'un prince charmant venu me délivrer de l'enfermement inhérent à ma condition de petite fille, comme dans Cendrillon ou Raiponce.

> *« Enfant, j'écoutais. Une grande partie de ce que je crois savoir sur les hommes me vient de là. »* (Carrier, 1976, p. 86)

Plus tard, le cinéma, et notamment Walt Disney, revisitèrent ces contes pour les faire entrer dans les foyers par d'autres biais, ancrant encore plus profondément ces récits en moi. Ces histoires, convoquant l'imaginaire, ont façonné nombre de mes représentations. À l'âge adulte, il me faudrait les déconstruire et les repenser, pour défaire mon imaginaire de ces représentations parfois sexistes, car ces images, ainsi ancrées dans ma mémoire ont la vie dure. Il n'est pas aisé de cesser d'associer les belles-mères à des êtres cruels et jaloux, ni de troquer les fantasmes passifs de sauvetage par un prince sur son fidèle destrier pour des rêves d'émancipation et d'indépendance.

La peur du loup, quant à elle, reste pour beaucoup de femmes une réalité encore actuelle. « *Un conte, par sa structure assez rigide, ne se situe jamais dans l'absence de sens. […] Mais la morale reste la même que celle de Charles Perrault, et elle est d'ailleurs toujours d'actualité : "faire attention aux prédateurs sexuels"* » (Martineau, 2015, p. 83).

Au-delà des versions revisitées par le cinéma, la puissance du conte se loge, encore aujourd'hui, dans ma mémoire à travers des moments de racontage : veillées au bord du feu en colonie de vacances, où l'objectif était de se faire peur avant de rejoindre les dortoirs ; visites guidées de lieux touristiques, où l'histoire terrible de Barbe Bleue et ses féminicides multiples m'a laissée marquée de craintes.

Bien qu'associés à l'enfance, les contes s'adressent en réalité à tout le monde, et peuvent être adaptés pour tous les âges. La voix et la création d'imaginaires me paraissent aussi hypnotiques que politiques — ou plutôt politiques parce que terriblement hypnotiques. Véritable outil de transformation des représentations collectives, le conte, accessible au plus grand nombre, permet de véhiculer des messages et des idées. Prenant conscience de la double nature de ces histoires - puissants outils d'éducation et de socialisation, mais aussi vecteurs de stéréotypes, peurs et craintes - j'ai choisi de m'intéresser aux contes transmis oralement et aux conteur·euses qui les font vivre aujourd'hui.

En quoi le genre influe sur les opportunités professionnelles des artistes conteuses ?

Cette synthèse présente les grandes lignes d'un travail de recherche approfondi, détaillé dans un mémoire de plus de cent pages que nous encourageons vivement à consulter pour une compréhension complète. Nous ne reviendrons donc pas ici sur l'ensemble des données ni sur l'analyse fine de certains résultats. L'objectif est de proposer un aperçu global des principaux enseignements issus d'une enquête mêlant entretiens, observations de terrain et enquête quantitative des programmations de festivals de contes en France.

Si le métier de conteur·euse est aujourd'hui largement féminisé, il n'échappe pourtant pas à des inégalités de genre persistantes, qui façonnent les parcours professionnels de manière différenciée.

Partie 1 : Formation, légitimité et parentalité.

Les parcours de formation des conteur·euses interrogé·es révèlent une population globalement diplômée, issue de milieux socialement favorisés. L'accès au métier repose souvent sur un capital économique, culturel et social conséquent, ce qui limite son ouverture à des profils moins dotés en ressources.

La question de la légitimité apparaît comme un enjeu central dans l'accès aux opportunités professionnelles. Les conteuses évoquent fréquemment un sentiment d'illégitimité - souvent qualifié de « syndrome de l'impostrice » - notamment lorsqu'il s'agit de se déclarer professionnelles, de démarcher ou de fixer le tarif de leurs spectacles. Ce manque de confiance s'enracine dans un déficit de modèles féminins visibles et dans une socialisation genrée : les femmes sont en effet moins encouragées que les hommes à l'affirmation de soi et à la négociation. À l'inverse, les conteurs semblent davantage à l'aise pour valoriser leur travail et fixer leur rémunération.

La parentalité, et en particulier la maternité, constitue un autre facteur structurant des trajectoires professionnelles. Les conteuses mères doivent jongler avec une charge domestique et parentale inégalement répartie, tout en faisant face à un accès souvent précaire au congé maternité. Alors que les pères conteurs bénéficient généralement d'un soutien conjugal leur permettant de poursuivre leur activité, les mères sont plus souvent contraintes d'ajuster leur rythme, de freiner leur carrière, ou de développer une organisation rigoureuse pour maintenir leur pratique artistique. Ces réalités influencent fortement les choix et les opportunités professionnelles.

Ces inégalités se reflètent également dans la programmation des festivals de contes. On observe une répartition genrée des créneaux et des publics : les femmes assurent majoritairement les représentations en journée et pour le jeune public, tandis que les hommes dominent les scènes du soir. Cette division symbolique, qui associe le féminin au soin et à l'enfance, renforce l'idée que les conteuses sont naturellement destinées à intervenir dans des espaces comme les écoles ou les médiathèques — des lieux moins prestigieux et moins dotés financièrement que les salles de spectacle. Ce phénomène engendre une double dévalorisation, à la fois économique et artistique, des espaces majoritairement investis par les femmes.

Ces spécialisations ne relèvent pas uniquement de choix individuels, mais résultent de normes de genre intériorisées et de logiques institutionnelles qui orientent les carrières de manière différenciée selon le genre.

Partie 2 : Réseau professionnel, solidarité et privilèges

Le réseau professionnel constitue un levier essentiel dans le milieu du conte, où l'accès aux programmations repose largement sur les relations interpersonnelles et le bouche-à-oreille. S'il favorise la diffusion et la reconnaissance, ce système d'interconnaissance entretient également des logiques d'entre-soi qui tendent à reproduire les hiérarchies existantes, notamment de genre.

Les conteuses ne décrivent pas une exclusion explicite de ces réseaux, mais évoquent des freins plus diffus : sentiment d'illégitimité, isolement, difficulté à s'imposer dans des cercles de décision encore majoritairement masculins. Certaines choisissent alors de créer leurs propres espaces de solidarité - collectifs informels ou groupes en non-mixité - afin de se soutenir, d'échanger et de visibiliser la parole féminine. Ces initiatives, souvent inspirées des pratiques féministes, favorisent une prise de conscience collective et renforcent la légitimité professionnelle des participantes.

Malgré ces dynamiques solidaires, les inégalités structurelles persistent. Si les postes de programmation se sont féminisés, cette évolution ne garantit pas pour autant une véritable parité sur scène. La visibilité et les opportunités les plus valorisées restent majoritairement accordées aux hommes, les conteuses demeurant minoritaires parmi les têtes d'affiche et sur les créneaux les plus prestigieux.

En somme, si le réseau professionnel est indispensable, il reste traversé par des dynamiques genrées : les hommes accèdent plus facilement aux sphères de pouvoir, tandis que les femmes doivent souvent inventer leurs propres formes de solidarité pour pallier leur moindre reconnaissance institutionnelle.

Le milieu du conte, bien que perçu comme ouvert, demeure structuré par des rapports de pouvoir à la fois genrés et sociaux, qui influencent directement la visibilité et les opportunités professionnelles. Les privilèges masculins se manifestent notamment dans la prise de parole et la reconnaissance symbolique : les hommes, moins nombreux, occupent davantage l'espace, bénéficient d'une écoute plus attentive et d'une légitimité spontanée. Ils jouissent souvent d'une plus grande visibilité dans les festivals et d'un accueil valorisant au sein des institutions culturelles, tandis que les conteuses s'autocensurent davantage et peinent à se faire entendre.

Enfin, les inégalités raciales et sociales s'ajoutent à ces logiques. Les artistes racisé·es demeurent minoritaires et font face à des formes subtiles de marginalisation institutionnelle : attentes stéréotypées, difficultés d'accès aux financements ou aux programmations, faible représentation dans les espaces de décision.

Ainsi, au-delà du genre seul, les opportunités professionnelles dans le domaine du conte sont façonnées par un ensemble de privilèges croisés - de genre, de classe et de race - qui structurent l'accès à la reconnaissance, à la parole et à la visibilité.

Partie 3 : Répertoire et leviers d'actions

Le répertoire des conteur·euses n'est pas neutre : il est traversé par des dynamiques de genre, de pouvoir et de représentation.

Les conteuses sont plus nombreuses à aborder des thématiques telles que la sexualité, l'émancipation féminine ou les stéréotypes de genre. Toutefois, elles témoignent de la difficulté à politiser leur art sous un angle féministe sans être perçues comme trop engagées, voire militantes - ce qui peut limiter leur légitimité artistique. Paradoxalement, certains conteurs masculins abordant des thématiques similaires sont souvent salués pour leur engagement, et reçoivent un accueil plus favorable de la part des programmateur·ices ou du public. Si ces prises de position sont bienvenues, cette reconnaissance différenciée révèle un biais genré dans la réception des discours féministes selon le genre de celui ou celle qui les porte.

Face aux stéréotypes de genre véhiculés par de nombreux contes traditionnels, de plus en plus d'artistes expérimentent des stratégies de réécriture ou d'adaptation : dégenrer les personnages, mettre en valeur des héroïnes actives, interroger le *male gaze* ou déconstruire les rôles genrés. Le conte devient alors un espace de création à la fois artistique et politique. Cette réflexion semble largement partagée par les professionnel·les du secteur, soucieux·ses de transmettre des récits porteurs d'égalité et de transformation sociale.

Par ailleurs, les artistes racisé·es sont souvent confronté·es à des attentes stéréotypées liées à leurs origines supposées, ce qui restreint leur liberté artistique. On attend d'eux ou d'elles qu'iels racontent « leur » culture, dans un cadre souvent folklorisé ou exotisé, ce qui peut enfermer leur pratique dans un répertoire assigné. À l'inverse, les artistes perçu·es comme blanc·hes bénéficient d'une plus grande liberté de circulation entre les récits et les répertoires, indépendamment de leur origine.

Ces contraintes, qu'elles soient liées au genre, à la race ou les deux, influencent profondément la manière dont chacun·e choisit, transforme ou revendique ses histoires.

Comment agir ? Voici quelques leviers d'actions :

1. Sensibilisation

Les programmateur·ices, qui jouent un rôle central dans les choix artistiques, devraient être formé·es aux enjeux de genre, aux stéréotypes et aux biais inconscients. Les artistes et le public peuvent également participer à cette dynamique, en valorisant la présence féminine sur scène, en questionnant les déséquilibres dans les programmations et en refusant les événements exclusivement masculins.

2. Leviers structurels

Pour ancrer l'égalité de manière durable, plusieurs outils peuvent être envisagés :

- Instaurer des objectifs de parité pluriannuels (quotas) ;
- Alterner les genres sur les temps forts des festivals ;
- Réaliser des bilans genrés des programmations ;
- Proposer des bonus financiers ou des labels valorisant les démarches égalitaires.

Des dispositifs d'accompagnement adaptés, comme le soutien à la conciliation entre vie familiale et carrière, pourraient également favoriser l'accès des femmes — notamment des mères — aux scènes les plus visibles et prestigieuses.

Conclusion

Le genre influence l'ensemble des dimensions de la carrière des artistes conteur·euses. À ces inégalités s'ajoutent d'autres facteurs d'exclusion — classe sociale, origine raciale, handicap — qui appellent une approche intersectionnelle pour mieux comprendre les logiques de domination à l'œuvre dans le secteur.

Favoriser une meilleure représentation des femmes et des artistes minorisé·es ne relève pas seulement de la justice sociale : c'est aussi une manière d'enrichir l'univers du conte, de diversifier les récits transmis et de permettre à toutes les voix de résonner pleinement. Dans un art fondé sur la parole, l'écoute et la transmission, œuvrer pour plus d'égalité, c'est garantir la diversité du champ culturel dans son ensemble.